

B44721
P8



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ

PRÉFACE

Les Jansénistes ont trouvé dans notre siècle de nombreux admirateurs. Au lendemain de la Révolution, M. de Fontanes recueillait la gloire de Port-Royal et en transmettait le culte et la garde à M. Royer-Collard, que son éducation domestique prédestinait à cet honneur. Le chef vénéré des *Doctrinaires*, élevé dans le respect et l'amour des disciples modernes de saint Augustin, avait coutume de dire : « Qui ne connaît pas Port-Royal ne connaît pas la nature humaine. » « Et nous aussi, écrivait, en 1856, M. Cousin qui cite ces paroles, nous aussi, nous répétons, avec une entière conviction, ce que nous avons dit autrefois : Port-Royal est peut-être le lieu du monde qui a renfermé dans le plus petit espace, le plus de vertu et de génie, tant d'hommes admirables et de femmes dignes d'eux (1). »

Nulle part on n'a mieux célébré la mémoire de *ces hommes admirables et de ces femmes dignes d'eux*, qu'à l'Académie française. Là, M. Villemain a loué « la résistance passionnée de tant d'hommes éclairés et vertueux, contre *cette Société* remuante et impérieuse que l'esprit de gouvernement et l'*esprit de liberté* repoussent avec une égale méfiance (2) ». Là, M. de Rémusat s'est incliné devant « cette élite immortelle d'honnêtes gens (3) » ; M. de Salvandy, devant « ces nobles cœurs (4) ». Un autre jour ce dernier se félicitait de voir reparaître, en la personne de M. de Sacy, « cette école illustre de stoi-

1. *Jacqueline Pascal*, p. 7. — 2. Rapport, 1142. — 3. Discours, 1847. — 4. Discours, 1836.

007181

cisme chrétien, de catholicité *soumise et distincte*, de vertu et d'austérité inflexibles (1) ». M. de Sacy venait de féliciter ses nouveaux collègues « de s'être bien gardés de déshonorer le grand nom de Pascal, aussi cher à la religion qu'aux lettres, et d'attacher l'ignoble qualification de *menteuses* aux immortelles et vengeresses Provinciales (2) ». Encouragé par M. Royer-Collard, M. Sainte-Beuve avait entrepris l'histoire de *Port-Royal*. Quand il vint s'asseoir sous la coupole de l'Institut, il portait les premiers volumes de cette histoire dans son bagage littéraire : M. V. Hugo battit aux champs.

« Vous avez bien fait, s'écriait-il, c'est un digne sujet de méditation et d'étude que cette *grande famille de solitaires* qui a traversé le XVII^e siècle, persécutée et honorée... faisant servir les grandeurs de l'intelligence à l'agrandissement de la foi. Nicole, Lancelot, Lemaistre de Sacy, les Arnould, Pascal, gloires *tranquilles*, noms vénérables, parmi lesquels brillent chastement trois femmes, anges austères qui ont dans la sainteté *ce que* les femmes romaines avaient dans l'héroïsme... Belle et savante école qui avait puisé tout ensemble dans saint François de Sales l'*extrême douceur*, et dans l'abbé de Saint-Cyran l'*extrême sévérité*... Fonder une *église* modèle dans l'*Eglise*, une *nation* modèle dans la *nation*, telle était l'ambition secrète... Ils entassaient livres sur livres, preuves sur preuves... Ils entendaient de loin venir dans l'ombre la sombre armée de l'Encyclopédie... Ils ne demandaient rien, ils ne voulaient rien, ils n'ambitionnaient rien, ils travaillaient et *ils contemplaient*, ils vivaient dans l'ombre du monde et dans la clarté de l'esprit... Leur maison est détruite..., mais leur mémoire est sainte ; mais leurs idées sont debout ; mais des choses qu'ils ont semées, beaucoup ont germé (3). »

M. Sainte-Beuve mit vingt ans à terminer son travail ; il le retouchait encore lorsqu'il mourut sans avoir appris dans son long commerce avec tant de « directeurs redoutés et savants, de parfaits confesseurs et prêtres, de vertueux laïques », la science de bien vivre et de bien mourir.

Lorsqu'on célébra « sous les voûtes solennelles (4) » du palais Mazarin, la vie et les travaux du brillant critique des *Lundis*, l'occasion fut belle de louer du même coup les Jansénistes et leur récent historien : on n'y manqua pas. M. Janin

1. Réponse, 1855. — 2. Discours, 1855.

3. Réponse de M. V. Hugo au discours de M. Sainte-Beuve, 1845.

4. Jules Janin, Discours de réception à l'Académie française.

nous assura qu'à peine entré dans la lecture de cette histoire, au bruit des chapelets qui s'agitent, il s'était arrêté, éperdu de tant de science unie à tant de malheur. Il nous montra M. Sainte-Beuve s'inclinant avec tendresse au seul nom de M. de Sacy ; célébrant en toute occasion cet esprit plein de feu et de lumière, d'agrément et d'enjouement, cette gaieté vive et légère des âmes innocentes ; faisant de Pascal (astre éclatant qui va montant sans cesse et grandissant toujours) l'étoile de Port-Royal, dans ce cloître à peine achevé où se joue un rayon de Lesueur. Après nous avoir éblouis par ces feux, ces lumières, ces astres, ces étoiles, ces rayons, M. Janin nous donna le frisson : Ah ! messieurs, la terrible histoire de ces grands solitaires ! on les traîne de bastille en bastille... Et le sensible auteur de *l'Ane mort* et la *Femme guillotinée* répandait son pleur académique sur ces victimes de l'intolérance de Louis XIV, sur leurs cendres dispersées, sur leurs tombeaux profanés. Puis il revenait à M. Sainte-Beuve prenant congé de la sainte phalange et des amis qu'il entourait de ses respects les plus tendres, et retournant à Voltaire et à la religion d'Horace.

Dans sa réponse au nouvel élu, M. Doucet brûla à son tour son grain d'encens devant « les hommes admirables » de Port-Royal.

« Sous ces voûtes reconstruites par M. Sainte-Beuve, comme autrefois sous les arceaux du vieux (1) cloître, dit-il, nous saluons avec respect, en les voyant passer silencieux et graves, les pieux solitaires qui, au milieu des splendeurs et des fêtes du XVII^e siècle, retirés du monde et lui portant ombrage, devaient, à force de vertu, mériter bientôt les honneurs de la persécution et du martyre... Du fond même de cette retraite, et ne s'occupant plus du monde que pour le sauver aussi, ils travaillaient à réformer les mœurs par la sévérité de leur doctrine, et à régénérer, par la foi, la société en péril, à la veille de ce XVIII^e siècle dont ils apercevaient de loin les torches plus que les flambeaux. »

Assurément nous n'avons pas entendu à Port-Royal le bruit des chapelets qui s'agitaient ; néanmoins nous connaissons un peu les Jansénistes. Nous nous sommes donné l'honneur de les saluer « sous ces voûtes » construites par M. Sainte-Beuve. (Notre âge ne nous permet pas d'ajouter : « Comme autre-

1. M. Janin dit au contraire : un cloître à peine achevé.

fois sous les arceaux de leur vieux cloître. ») Nous les avons aussi salués sous bien d'autres voûtes, car on a beaucoup bâti à la gloire de *ces Messieurs*, et eux-mêmes se sont élevés, de leurs propres mains, de nombreux temples qu'ils ont remplis de leurs portraits et de leurs statues fort respectés par la piété filiale des *dénicheurs de saints*. C'est pourquoi nous avons été surpris lorsque nous les avons entendu appeler *âmes innocentes, grands solitaires, sainte phalange*; lorsque nous avons entendu raconter *que la vertu leur mérita les honneurs de la persécution et du martyre; qu'ils ne s'occupaient du monde que pour le sauver; qu'ils travaillaient à régénérer, par la foi, la société en péril; qu'ils vivaient dans l'ombre d'une vie intérieure et douce*. Sans doute, en accomplissant, selon les rites prescrits, ce sacrifice de louanges, les deux *immortels*, semblables aux augures lettrés du beau siècle de Rome, n'auraient pu se regarder sans rire. M. Sainte-Beuve ne les en aurait pas blâmés. Les tendres respects dont l'éminent historien entourait Port-Royal sont souvent mêlés de quelques irrévérences qui ne blessent pas trop la vérité. C'est ainsi qu'il assurait que pour tout l'or du monde, il n'irait pas dans le Port-Royal du xviii^e siècle. Cependant les dévots de Saint-Cyran et ceux du diacre Paris sont absolument de la même famille. Même pour les patriarches, les saints et les purs du premier Port-Royal, M. Sainte-Beuve laissait parfois tomber le voile charitable qu'il jetait d'ordinaire sur leurs imperfections, nous n'osons pas dire encore leurs péchés. Dès la première page de son histoire, il nous apprend que Saint-Cyran fut une espèce de Calvin au sein de l'Église catholique et de l'épiscopat gallican; que la religion adoptée à Port-Royal et exprimée par Saint-Cyran était l'essai anticipé d'une sorte de tiers état supérieur, se gouvernant lui-même dans l'Église, une religion non plus romaine, non plus aristocratique et de cour, non plus dévote à la façon du petit peuple, mais plus libre des vaines images, des cérémonies ou splendides ou petites, et plus libre aussi, au temporel, en face de l'autorité; une religion sobre, austère, indépendante, qui eût fondé véritablement une *réforme gallicane*; que les Jansénistes, accusés sans cesse d'un système d'opposition politique en même temps que religieuse, le prirent peu à peu et l'adoptèrent; que Port-Royal n'avait pas eu, même au temps le plus glorieux de son esprit, ce qui pouvait modifier et modérer l'avenir, une fois émancipé; qu'il eut tort de ne pas se taire, se retirer, s'abîmer au lieu de s'en-

gager dans un sentier inextricable de ronces. De son côté, M. Cousin, maudissant les déformations que le Jansénisme fit subir aux grâces natives, aux qualités premières de quelques-unes deses amies du grand siècle, appelle Saint-Cyran « *homme fatal, qui introduisit dans Port-Royal une doctrine particulière, imprima à une œuvre simple et grande le caractère étroit de l'esprit de parti, et fit presque d'une réunion de solitaires une faction* (1) ».

Ainsi averti, nous avons voulu contempler les Jansénistes, non pas dans les nuages de l'apothéose que les académiciens leur décernent, non plus même dans le cadre longuement et artistement travaillé où M. Sainte-Beuve a placé leurs portraits remis à neuf avec une suprême habileté, mais dans les livres où ils se sont peints eux-mêmes, et dans ceux où leurs contemporains ont consigné les traits de leur physionomie. Nous les avons vu apparaître au lever radieux du xviii^e siècle, et quand, à leur suite, nous sommes arrivé au soir de cette grande époque, un lamentable spectacle nous attendait : l'éclat religieux de la France pâlisait et s'éteignait peu à peu. La licence et l'impiété, longtemps contenues, grandissaient, montaient et envahissaient bientôt toutes les classes de la société : le xviii^e siècle commençait; et, avant qu'il eût achevé sa carrière, une révolution sanglante, sortie de ses entrailles corrompues, épouvantait le monde. Nous nous sommes alors demandé quelle cause avait produit cette étrange succession d'événements qui faisait passer, dans la destinée de notre pays, l'empire de la religion au libertinage, à l'incrédulité, à la Terreur. Les amis mêmes de Port-Royal ont été obligés de nous répondre que Port-Royal est pour beaucoup dans les causes qui amenèrent le xviii^e siècle; que telle page de Nicole engendra telle page de Diderot; que ce qu'un des descendants les plus directs de Pascal, Paul-Louis Courier, a dit du confessionnal, l'auteur des *Provinciales* l'a préparé; que la mort d'Arnauld, exilé quoique fidèle à son roi, fut payée avec usure par le janséniste Camus, moins royaliste que Dumouriez, et par l'abbé Grégoire, plus hardi à renverser que Mirabeau (2). A l'Académie française, il est séant de dire que le Jansénisme

1. *Jacqueline Pascal*, p. 38.

2. *Port-Royal*, par Sainte-Beuve. (Troisième édit. Paris, Hachette et C^o 1867.) T. 1, p. 15-39.

travaila « à sauver, par la foi, la société en péril, à la veille de ce xviii^e siècle, dont il apercevait de loin la sombre armée de l'Encyclopédie, les torches plus que les flambeaux ». Mais l'histoire affirme qu'il perdit la société du xviii^e siècle ; qu'il ouvrit les portes à la sombre armée ; qu'il alluma les flambeaux et les torches du xviii^e siècle et que ses disciples les portèrent. En effet, par sa morale outrée, il favorisa la licence des mœurs ; par ses dogmes inhumains, il enfanta l'incrédulité ; par sa révolte contre l'autorité ecclésiastique, il enseigna la révolte contre l'autorité civile. En l'étudiant dans ses représentants les plus remarquables, nous le verrons travailler à cette œuvre de destruction universelle.

Nous ne publions pas des documents inédits ; nous osons espérer cependant que notre livre ne sera pas entièrement dépourvu de l'attrait de la nouveauté, tant on est peu habitué à voir les Jansénistes tels qu'ils furent. Ce n'est pas aux sources ennemies seule que nous avons emprunté nos récits ; nous avons encore puisé, et largement, dans les ouvrages sortis de Port-Royal en si prodigieuse abondance. A la vérité, tandis que, de nos jours, les maîtres de la critique et de l'histoire n'ont recueilli que les paillettes d'or roulées par ces flots de *Mémoires*, de *Relations*, d'*Apologies*, de *Petits traités*, et ont abandonné, avec un exquis discernement, tout ce qui n'était plus du goût de notre âge, nous nous sommes montré moins délicat et plus impartial. Afin de restituer aux Messieurs et aux Dames de la grâce leur physionomie originale, nous n'avons pas craint de mettre en lumière bien des traits peu flatteurs laissés dans l'ombre et d'en rectifier un grand nombre dont le pinceau fantaisiste de leurs admirateurs les avait embellis. Mieux que personne, M. Sainte-Beuve a su idéaliser *ses amis*. Il nous a donné le secret de son art : il n'a fixé que les doux éclairs d'un si grave sujet, les reflets de douceurs ; il n'a eu sur le dogme qu'un avis sérieux et respectueux ; aux plus chauds instants de la dispute sorbonique et jésuitique, durant les débats opiniâtres du Formulaire, et quand, au dehors, de Rome à Louvain et du collège de Clermont aux bancs de l'Université, les intrigues, les clameurs et une sorte d'invective poudreuse ou de belle humeur de réfectoire faisaient le plus rage, il a laissé ces complications et ces vociférations peu attrayantes, et, soupirant ces vers du poète :

O rives du Jourdain ! O champs aimés des cieux !

Sacrés monts, fertiles vallées !...

il se repliait au Désert et recueillait les parfums qu'exhalait le cloître, le sanctuaire, la cellule et le guichet des aumônes, la pratique chrétienne des mœurs et l'intérieur inviolable de certaines âmes, le cabinet d'étude pauvre et silencieux, la *grotte des conférences* près de la source de la mère Angélique et non loin des arbres plantés de la main de d'Andilly (1). Mais M. Sainte-Beuve, qui avait tout vu et tout entendu au saint vallon, connaissait les misères, le côté malade, les singularités des illustres solitaires ; et, comme il avait ses heures de franchise, il les a révélés avec des réflexions fort judicieuses, au risque de laisser soupçonner que ses tableaux seraient plus vrais si les couleurs en étaient moins belles. Nous avons profité des révélations et des réflexions de M. Sainte-Beuve ; en retour, nous signalons, chemin faisant, les torts les plus manifestes dont le dernier historien de Port-Royal s'est rendu coupable envers la vérité. Car M. Sainte-Beuve avait beau se proclamer *homme de vérité, observateur sincère, attentif et scrupuleux*, la haine de tout ce qui tient à l'Église catholique troublait souvent sa vue, l'engageait dans le parti pris, le rendait injuste, lui faisait commettre d'étranges oublis, le poussait à l'invective et mêlait sans cesse à l'or pur de sa belle littérature les scories de la libre pensée.

Pour oser juger les Jansénistes du xviii^e siècle et leur dernier historien à l'encontre des arrêts de l'Académie française, nous avons été soutenu par la pensée que nous remplissions un devoir d'une incontestable opportunité, celui de montrer quels hommes ont fondé *cette école de catholicité distincte* qu'on voudrait rétablir aujourd'hui, même par la force, au milieu des peuples fidèles ; de rappeler de quelles bouches et de quels cœurs sont sorties « ces haleines de Port-Royal » qui, sous des noms divers, essaient de susciter encore dans l'Église l'esprit d'opposition, alors que l'autorité doctrinale du Pontife romain est entourée d'un hommage plus sincère et plus universel que jamais. Puisque « les idées de la grande famille sont debout », puisque « des choses qu'elle a semées beaucoup ont germé »,

1. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. I, p. 35, 36.

il ne faut pas cesser de faire connaître le poison des fruits et les hontes de l'arbre qui les a portés. Les âmes loyales qui estiment à leur prix la vérité sans altération, la vertu sans fard, la justice sans acception de personnes, les procédés sans fraude, se détourneront avec dégoût, malgré la gloire qui les couvre, des pharisiens de Port-Royal et de leur descendance ; elles se garderont de les suivre dans leur orgueilleuse prétention d'être catholiques tout en se soustrayant aux enseignements du saint-siège ; elles se convaincront que si les semences jetées par les ouvriers séparés du Père de la famille chrétienne lèvent et grandissent, ce n'est pas pour la joie et le salut, mais pour l'affliction et la ruine de la société ; enfin, elles apprendront une fois de plus que la vraie et complète beauté morale ne peut s'épanouir qu'aux rayons de la vraie doctrine, dont le Vicaire de Jésus-Christ est seul dans le monde l'oracle infail-
lible et le vigilant défenseur.

LES JANSÉNISTES

I

Le péché originel des Arnauld. — Vocation spontanée de la mère Angélique. — Erreurs de copiste. — La journée du guichet. — Parodie de Polyeucte. — La vraie beauté morale. — Théologie de Corneille. — Bataille de Mau-
buisson. — Révélation janséniste. — Saint François de Sales à Port-Royal.

Le Jansénisme naissant eut l'heureuse fortune de trouver une forteresse propre à l'abriter, et des âmes faites pour l'embrasser avec ardeur et le défendre avec obstination : l'abbaye de Port-Royal et les Arnauld. Ce monastère de Bernardines, situé à quelques lieues de Paris, était soumis à la juridiction de l'ordre de Cîteaux. En 1599, une enfant de sept ans devenait coadjutrice de la dame de Boulehart, que son âge et ses infirmités empêchaient d'exercer sa charge d'abbesse. Comment une si jeune fille obtint-elle cette coadjutorerie ? L'histoire en est curieuse. Il y avait alors à Paris un avocat renommé, Antoine Arnauld. Il était fils de M. de la Mothe-Arnauld, procureur général de la reine Catherine de Médicis et huguenot tolérant. Son père, qui se convertit d'ailleurs, l'avait élevé dans la religion réformée, où il persévéra jusqu'à la Saint-Barthélemy (1), et lui avait laissé sa place de procureur. A la mort de la reine, Antoine s'était livré tout entier au barreau. Il avait épousé en 1585 la fille unique de M. Simon Marion, avocat du roi, « accort, fin, subtil, déguisé, un des premiers hommes du Palais, des plus habiles et des mieux disant, plus éloquent que pieux (2) ». M. Arnauld était aussi

1. M. Roger, de Genève, *les Arnauld huguenots*, dans le *Semeur* du 6 septembre 1848.

2. *Journal de l'Estoile*, février 1605.

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEON

Biblioteca Valverde y Talles

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEON

Biblioteca Valverde y Talles